



LA DÉLIVRANCE DU MAL

« Délivre-nous du mal. »

Matth. VI, 13.

Mes frères,

C'est la marque de la grandeur de Dieu dans l'ordre de la Nature qu'il ait enfermé dans quelques éléments essentiels ou, comme la science contemporaine aime à le dire, dans quelques germes primitifs, la longue série de ses œuvres si riches et si diverses. On pourrait affirmer aussi que c'est la gloire du Fils de Dieu qu'il ait su exprimer en quelques paroles les vérités les plus hautes et les aspirations religieuses de l'âme humaine les plus profondes et les plus universelles. Cette prière que le Seigneur nous

a enseignée et que nous appelons *l'Oraison dominicale* nous en est la preuve. Qu'elle est courte et qu'elle est belle! Elle ne nous apparaît pas seulement comme un résumé de tous les besoins et de toutes les requêtes de la piété de tous les temps, elle est encore sous une forme simple et populaire un admirable abrégé des doctrines vitales de l'Évangile. La personnalité et la paternité de Dieu, sa toute présence et sa toute puissance, sa sainteté et sa miséricorde; puis, la petitesse et la dépendance de l'homme, son état de misère et de péché, le besoin qu'il a du secours et du pardon divin, le grand principe de charité et de fraternité universelle, tout est là, au moins en germe, condensé en quelques lignes. Ne l'avez-vous pas expérimenté, mes frères, à certaines heures de votre vie spirituelle? Que de fois, reconnaissant votre impuissance à exprimer les détresses de votre cœur ou les élévations de votre esprit, vous avez eu recours à quelqu'une des demandes de cette incomparable prière et, comme un petit enfant, vous avez en joignant les mains redit le « Notre Père qui es aux cieux. »

Me trompé-je, mes frères, en pensant que,

parmi ces demandes, il en est une qui s'échappe particulièrement de nos lèvres et de nos cœurs troublés, c'est celle-ci : « Délivre-nous du mal. » Ah ! tant que l'homme demeurera sur la terre, tant que la souffrance et le péché feront en lui et autour de lui leur œuvre funeste, tant que la réalité posera devant chacun de nous le redoutable problème du mal, elle montera souvent vers le trône de Dieu cette supplication des créatures : Délivre nous du mal !

Laissez-moi donc la méditer aujourd'hui avec vous, cette requête qui est notre prière de chaque jour, après avoir demandé au Seigneur de nous enseigner à la prononcer non seulement avec un cœur sincère, mais encore avec une conscience réveillée.

Les quatre mots de notre texte présentent d'abord à notre esprit une idée simple et pratique, une application morale et individuelle sur laquelle nous devons arrêter votre attention.

Remontons pour cela à la demande qui précède et dont celle-ci est le complément. — En rappelant à l'homme qui prie, les dangers spi-

rituels qui le menacent et qui s'appellent des tentations, Jésus-Christ lui enseigne à dire par humilité: «Ne nous induis point en tentation,» c'est-à-dire: «Seigneur, qui connais la faiblesse de tes créatures, de tes enfants, épargne-leur, épargne-nous les occasions où nous pourrions être tentés, sollicités au péché.»

Toutefois, mes frères, il faut reconnaître que, considérée sous son aspect extérieur, non comme penchant au mal, mais comme épreuve, la tentation nous est quelquefois nécessaire et, dans tous les cas, est inévitable. S'il ne nous est pas permis d'aller au devant d'elle, s'il nous est commandé au contraire de la redouter et de la fuir d'avance, il plaît quelquefois à notre Dieu, dont les voies ne sont pas nos voies, de nous la faire rencontrer. Elle est alors dans ses desseins un moyen de nous apprendre à connaître notre misère morale ou encore de former et de retremper en nous l'homme spirituel; elle est, pour employer l'image de l'Écriture, comme un creuset où notre âme est affinée et épurée, comme l'or l'est par le feu¹.

¹ 1 Pierre 1, 7.

Un exemple biblique bien connu éclaircira notre pensée. Le premier homme est sorti des mains de son Créateur, « il a été fait un peu inférieur aux anges, » nous dit le psalmiste, « couronné de gloire et d'honneur¹; » il ne lui manque rien, si ce n'est une chose, le don libre et complet de soi-même au Dieu vivant. Il possède l'innocence, c'est-à-dire l'ignorance du mal; il doit conquérir la sainteté, c'est-à-dire la victoire sur le mal. Que faut-il pour que cette œuvre s'accomplisse et que l'homme s'élève ainsi de la minorité à la majorité spirituelle? Ce qu'il faut, c'est une épreuve, une tentation qui mette l'homme en demeure de se prononcer entre le bien et le mal, entre l'obéissance à Dieu et l'oubli de Dieu, entre l'égoïsme et l'amour. Si cette occasion venait à manquer, l'homme pourrait bien rester attaché à Dieu, mais d'une manière passive, instinctive, comme le lierre l'est au chêne, comme le petit enfant l'est au sein de sa mère, sans liberté, sans moralité, sans grandeur; l'homme alors ne serait plus homme. Et c'est pour cela que la tentation

¹ *Ps.* VIII, 6.

s'offrit au cœur de l'homme sous les ombrages du jardin d'Eden.

Ce qui s'est passé au berceau de l'humanité, se renouvelle encore pour nous, mes frères, depuis la première chute : de nos jours comme aux temps primitifs, c'est au milieu des tentations et des combats que nous sommes appelés à manger notre pain spirituel et à marcher à la conquête de la sainteté. De là le mot de l'apôtre Jacques : « Heureux l'homme qui endure la tentation, car, quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie ¹. » Voyez aussi comme dans toute vie humaine et même chrétienne les tentations abondent. Il n'est pas un seul des domaines de notre activité, que dis-je ? pas une seule de nos facultés qui n'en devienne un moment ou l'autre le théâtre ou l'occasion. Ajoutez à toutes ces causes incessantes, celles qui procèdent du pays, du siècle, des relations, des divers milieux où nous sommes placés ; celles encore qui viennent de notre constitution physique, de notre tempérament moral, et comptez, si vous le pouvez, cette armée de tentations qui nous assaillent.

¹ Jacques I, 12.

Or, mes frères, nous l'avons plus d'une fois constaté à notre honte, la tentation qui est destinée de Dieu à être pour nous une épreuve salutaire, devient souvent une occasion de chute; au lieu de nous conduire à la victoire, elle nous mène à la défaite; au lieu de nous assurer la liberté, elle nous donne la servitude, et nous vérifions alors cette parole profonde de l'Écriture: «Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise, et quand la convoitise a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant consommé produit la mort.¹» Pour échapper à ce malheur, que fera donc l'homme, que fera le chrétien quand la tentation est là, quand d'extérieure elle menace de devenir intérieure, quand la pensée du mal moral tend à se transformer en chute? Ce qu'il fera? Il fera monter vers le Seigneur ce cri, cette prière: Délivre-nous, délivre-moi du mal!

Que nous enseigne dès lors, mes frères, cette requête que nous méditons? Elle nous enseigne deux vérités capitales qui sont le fonds et la base de deux grandes doctrines chrétiennes.

¹ Jacques I, 14, 15.

La première, c'est que l'homme est incapable, radicalement incapable par lui-même de vaincre le mal moral, le péché. Le péché a, en effet, sur nous plusieurs prises, dont une seule suffit pour nous saisir et nous renverser.

Et d'abord, l'Écriture nous affirme que le grand ennemi de notre race, le tentateur du premier homme, le prince de ce monde, Satan, se tient sans cesse en embûche sur notre chemin : «Soyez sobres et veillez, car le Diable, votre adversaire, rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant à vous dévorer¹.» Et d'après une interprétation littérale de notre texte, le mot que nous traduisons par « le mal, » devrait se traduire par « le malin, » en sorte que le Seigneur nous enseignerait à dire : « Délivre-nous du malin ! » (du Prince du mal). Or, quel redoutable ennemi que celui qui fit tomber en Éden nos premiers parents et qui, plus tard, au désert osa se mesurer avec le Saint et le Juste !

Notre expérience nous atteste d'ailleurs, qu'aux attaques incessantes de l'Adversaire, notre cœur offre une correspondance naturelle, une con-

¹ 1 Pierre V, 8.

vence cachée. Qu'on l'explique comme on voudra, le terrible mystère du penchant de l'homme, de tout homme au péché, de cette disposition fatale que les théologiens ont appelée, les uns le péché originel, les autres le péché inné, est une incontestable réalité: nous sommes tous par nature « enclins au mal. » Et ne savons-nous pas qu'une citadelle est bien près de tomber, lorsque l'ennemi a des intelligences dans la place ?

Ajoutons encore que notre volonté est faible, profondément faible en face du mal, incapable par elle-même de résister longtemps et victorieusement à ses assauts. Sans doute, nous ne voulons pas l'oublier, l'homme naturel n'est pas entièrement dépourvu de tout désir, de tout élan vers le bien ; il est des heures où la conscience fait entendre sa voix austère, où la loi de l'esprit lutte contre la loi de la chair, où le captif sent le poids de ses chaînes et essaie de les briser, réalisant ainsi le mot d'un poète : « Nous sommes esclaves, oui, mais des esclaves frémissants ! » Mais d'ordinaire ces pensées d'affranchissement demeurent impuissantes ; quand il est abandonné à lui-même, l'homme tenté par le mal faiblit et succombe, et elle demeure vraie l'humiliante

déclaration de notre belle liturgie: « Nous sommes nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien. » Et voilà pourquoi Jésus nous apprend à crier au Père céleste en lui disant: « Délivre-nous du mal ! »

Mais avec cette première vérité qui nous accable, notre texte en contient une autre destinée à nous relever : c'est la certitude qu'il y a quelqu'un qui est plus fort que le mal moral, qui veut et peut nous en délivrer. Et ce quelqu'un, c'est Dieu, le Dieu fort et puissant, le Dieu de près, le Dieu qui est amour. Jésus aurait-il pu mettre sur nos lèvres une prière qui se perdrait vainement dans les airs? Cela n'est pas possible; en nous exhortant à dire à son Père: « Délivre-nous du mal, » il nous exhorte à espérer, à croire, à croire fermement qu'il nous délivrera. C'est là au fond la douce et consolante doctrine de la grâce, de la grâce prévenante, efficace, éternelle, par laquelle Dieu agit sur l'homme pour le ramener à Lui, grâce dont la rédemption par Jésus-Christ est l'éclatante manifestation, et la régénération des pécheurs par le Saint-Esprit le fruit le plus précieux. Vous avez entendu

dire peut-être autour de vous, mes frères, que cette doctrine de la grâce est illusoire, dangereuse, contraire à l'idée qu'il faut se faire de la dignité et de la responsabilité de l'homme, et propre à affaiblir en nous le nerf de la volonté morale. N'en croyez rien : bien comprise et sérieusement reçue, cette doctrine est une source intarissable de consolation et de force, un principe de vertu et de relèvement. N'est-ce pas elle qui a enfanté dans tous les temps une race de héros spirituels qui se sont montrés triplement forts, forts contre la douleur, forts contre la mort, forts contre le péché, depuis ce Saul de Tarse qui, après s'être écrié : « Je suis charnel, vendu au péché¹ ! » a pu dire : « Je puis tout par Christ qui me fortifie² ! » jusqu'à ces nobles solitaires de Port-Royal qui, pénétrés de cette doctrine, firent éclater au milieu d'une Église dégénérée une piété si vraie et si virile, et jusqu'à nos pères, selon la chair et selon la foi, les fidèles huguenots des siècles passés, qui, dans les cachots, sur les bûchers, sur la terre d'exil, sont

¹ *Rom.* VII, 14.

² *Philip.* IV, 13.

demeurés fermes, inébranlables, indomptables, et ont attesté par leur vie comme par leur mort, que la grâce de Dieu dont ils étaient les témoins suffit à tout et à tous. Oui, mes frères, croyons en leur témoignage, croyons en le témoignage de Jésus-Christ et des Écritures : quand le vent de l'épreuve passe sur nous, quand les tentations nous assaillent, quand les puissances de la terre et de l'enfer viennent à se déchaîner, rien n'est bon, rien n'est fortifiant que de pouvoir nous dire que nous sommes sous la main et sous le regard d'un Dieu qui nous aime, qui par sa grâce nous a sauvés et qui par sa grâce encore achèvera l'œuvre commencée jusqu'au jour de l'avènement de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous enseigne à dire : « Notre Père qui es aux cieux, ... délivre-nous du mal ! »

Emparons-nous, mes chers frères, avec simplicité et avec force, sans en diminuer une seule, des deux doctrines capitales exprimées dans cette prière : la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu, le péché et la grâce. Apprenons à descendre en nous-mêmes, à connaître notre faiblesse, notre indignité, notre corruption mo-

rale, et alors humilions-nous en présence du Dieu saint et juste en lui disant : « Aie pitié de moi qui suis pécheur ! » Mais en même temps, frères en Jésus-Christ, ne perdons pas courage. Ce mal qui nous obsède et qui nous domine, ce péché qui nous corrompt et qui nous dégrade, le Dieu de sainteté et d'amour, le Dieu Père de notre Seigneur Jésus-Christ ne l'a pas destiné à nous suivre éternellement comme l'ombre suit le corps, il l'a destiné à être vaincu, anéanti en nous. Depuis que la Croix de Golgotha a été dressée, l'antique prophétie faite en Éden a commencé à se réaliser : « La postérité de la femme écrasera la tête du serpent. » Des milliers et des millions d'âmes blessées par la morsure du « serpent ancien » ont trouvé dans la contemplation du Crucifié, comme autrefois les israélites au désert en regardant le serpent d'airain, la guérison et la vie. Allez donc, vous tous dont la conscience est réveillée, dont le cœur aspire à la justice, mais dont la volonté demeure faible, impuissante devant le mal ; allez en particulier, vous jeunes gens, qui rougissez de vos défaillances et de vos chutes morales, qui, après vous être écriés à la vue de l'idéal : des ailes,

des ailes! vous retrouvez avec confusion gisant à terre, esclaves de vos passions, allez, oh! allez directement, tels que vous êtes, au Dieu de l'Évangile, au Christ rédempteur et libérateur. Ne vous laissez pas arrêter un seul instant par le démon du jour qui, en face du mal, murmure à votre oreille le grand mot de fatalité ou de déterminisme. Pour le chrétien, la fatalité a été vaincue par la grâce, la liberté morale triomphe du déterminisme. Allez donc, je vous en supplie, à la source de tout affranchissement et dites à Dieu: «Délivre-nous, délivre-moi du mal!» et — je vous l'affirme — vous recevrez d'en haut cette force spirituelle qui brise toutes les chaînes et assure la victoire.

Après avoir développé ce premier sens, tout individuel et immédiat, que nous avons donné à notre texte, il ne nous reste plus que peu de temps pour mettre en lumière un autre sens plus général, d'une application plus lointaine, mais qui ne nous en ouvre pas moins les plus consolantes et les plus radieuses perspectives. Bornons-nous à l'indiquer rapidement.

Vous souvenez-vous, mes frères, d'un des plus beaux passages de cet admirable chapitre VIII^e de l'Épître aux Romains, où saint Paul nous peint la Nature tout entière soupirant avec les enfants de Dieu après l'affranchissement de la servitude que le mal fait peser sur elle : « Toute la création soupire et souffre les douleurs de l'enfantement, et non seulement elle, mais nous aussi¹. » Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? frères, en certains jours, à certaines heures, sans avoir eu besoin de monter, comme le poète, sur la montagne², ce soupir douloureux et profond, que la création tout entière fait monter vers le Créateur ; vous l'avez entendu, et vous l'avez senti s'échapper du fond de votre cœur. Oui, l'Apôtre a dit vrai, l'humanité, la Nature elle-même nous apparaît parfois comme un homme pliant sous le poids d'un immense fardeau qu'il essaierait en vain en gémissant de soulever et de rejeter. Ce fardeau est celui du mal, de tout mal, non pas seulement le mal spirituel, mais encore le mal intellectuel : l'erreur,

¹ Rom. VIII, 22, 23.

² Victor Hugo : *Ce que l'on entend sur la montagne*.

la superstition, le doute; le mal social : les iniquités, les injustices, les divisions, les guerres dont la société est le théâtre, et le mal physique : la souffrance, les maladies, les infirmités, les catastrophes, les fléaux, la mort. C'est la vue de ce mal qui inspirait à un autre poète de notre temps¹, cette plainte célèbre :

« Pourquoi donc, ô Maître suprême,
« As-tu créé le mal si grand,
« Que la raison, la vertu même
« S'épouvantent en le voyant ?

« Pourquoi dans ton œuvre céleste
« Tant d'éléments si peu d'accord ?
« A quoi bon le crime et la peste ?
« O Dieu juste, pourquoi la mort ? »

A ce spectacle quotidien du mal qui ravage le monde, le disciple de Jésus-Christ n'a pas le droit d'opposer une froide et stoïque insensibilité, car il est homme, le plus homme des hommes, dans la mesure même où il est chrétien et, comme dans le cœur du Christ, tous les soupirs et toutes les douleurs de la terre trouvent un écho dans le sien. Sans doute, il a sur les enfants

¹ Alfred Musset : *Espoir en Dieu*.

du monde une supériorité immense en face de ce redoutable problème du mal ; sans pouvoir lever tous les voiles, il a de quoi répondre à quelques-uns des pourquoi du poète : il sait que les souffrances qui nous frappent et la mort sous sa forme actuelle, sont le châtement et comme l'empreinte sensible du mal moral auquel nous avons tous participé ; il sait aussi que la douleur a ici-bas une grande et sainte mission à remplir, qu'elle sert à éveiller notre esprit et à le dégager de la servitude de la chair, à nous faire sentir notre faiblesse et notre culpabilité, à nous conduire aux pieds du Père des miséricordes et de Jésus-Christ, l'Homme de douleurs, à développer et à exercer cette capacité d'aimer et de sympathiser avec les souffrances d'autrui que Dieu a mise en nous, et qui est le plus beau trait de notre ressemblance avec lui. Oui, le chrétien sait tout cela, mais il n'en demeure pas moins que de son âme brisée par ce douloureux spectacle sort une aspiration ardente et croissante, l'aspiration à la délivrance, le brûlant désir de voir un jour disparaître cet immense désordre et succéder partout à la domination du mal et du malheur, le règne du bien et du

bonheur. Et c'est dans ce sens encore que le Fils de l'homme enseigne à ses disciples à dire au Tout-Puissant: « Délivre-nous du mal. »

Cette prière, redisons-la tous, frères et sœurs en Jésus-Christ; redisons-la chaque jour avec un cœur ardent et croyant; redisons-la surtout, mes chers amis, mes collaborateurs, présents ou futurs, dans l'œuvre du ministère pastoral¹, car nous sommes d'une manière toute spéciale des sacrificateurs à l'Éternel. Portons donc sur nos cœurs et présentons sans cesse à l'Éternel les péchés et les misères de notre peuple, et pour cela, vivons avec ce peuple, comme l'a fait notre Maître aux jours de sa chair; sondons courageusement ses plaies de toutes sortes, matérielles et morales; prêtons une oreille attentive à ses soupirs, à ses plaintes, à ses questions; aimons-le d'un amour profond, désintéressé, persévérant; souffrons avec lui et prions pour lui; mais ne nous contentons pas d'aimer et de prier, agissons, agissons sans retard. Que la redoutable question que l'on a justement appelée

¹ Ce sermon a été prêché dans le temple de la Faculté de théologie protestante de Montauban en présence de plusieurs étudiants, professeurs et pasteurs.

la *question sociale* et qui, à cette heure, se pose de toutes parts, dans les conseils des rois, comme dans les assemblées politiques et les réunions populaires, ne nous laisse pas insensibles. Tendons une main fraternelle à tous les hommes de bonne volonté, protestants, catholiques, libres-penseurs même, qui essaient de la résoudre sans haine et sans violence ; prenons rang dans cette sainte armée du bien qui s'efforce de lutter contre l'odieuse armée du mal ; secondons de tout notre pouvoir ces généreuses entreprises qui ont pour but l'amélioration physique, intellectuelle, morale, de la race humaine et plus spécialement des classes déshéritées. Mais en entrant joyeusement et pleinement dans ce courant général, n'abandonnons jamais, frères, le terrain solide de l'Évangile ; comme le Christ, gardons et rallumons sans cesse dans notre cœur le feu sacré de l'amour divin, de l'amour des âmes ; n'oublions jamais que l'âme est autant au-dessus du corps que le ciel est au-dessus de la terre et l'éternité au-dessus du temps. Ayons donc toujours souci du salut, du salut éternel de ceux de nos semblables que Dieu met sur notre chemin et, en travaillant de toutes nos forces à

améliorer leur condition terrestre, travaillons avant tout et après tout à les convertir et à les sauver. Or, pour être rendus capables d'accomplir sans défaillance cette noble, mais difficile mission, allons sans cesse puiser dans la parole et dans la vie de notre Seigneur cette force souveraine qui s'appelle l'espérance, l'espérance chrétienne qui est à l'âme ce que l'aile est à l'oiseau, ce que le vent est aux voiles du navire, l'espérance chrétienne qui est la vue anticipée, dès cette terre, du triomphe final de la vérité sur l'erreur, de la justice sur l'iniquité, du bien sur le mal, du règne de Dieu sur le règne de Satan. — Cette espérance, elle sort vivante et joyeuse de cette prière même que nous méditons: « Délivre-nous du mal! »

Oui, mes frères, ce que le Seigneur nous exhorte à demander, il nous permet, il nous commande de l'attendre par la foi. La délivrance du mal, de tout mal! oh! c'est bien là le terme final, le fruit magnifique et assuré de l'œuvre de la Rédemption; c'est là la grande promesse qui traverse toute l'histoire des révélations divines, depuis la mystérieuse prophétie qui éclaira de sa douce lueur l'obscur sentier du premier

couple banni d'Éden jusqu'à cette déclaration de l'apôtre de la grâce: « Après cela, viendra la « fin, quand il aura remis le royaume à Dieu son « père et qu'il aura détruit tout empire, toute « domination et toute puissance, car il doit « régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses enne- « mis sous ses pieds. L'ennemi qui sera vaincu « le dernier, c'est la mort. Et quand toutes « choses lui auront été assujetties, alors le Fils lui- « même sera assujetti à celui qui lui a assujetti « toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous¹. »

Il viendra donc, frères, ce jour de « la fin », comme dit l'Apôtre, ce jour de la fin de toutes les dominations et de toutes les puissances mauvaises qui nous oppriment, de toutes les souffrances et de toutes les souillures qui nous désolent, le jour de la fin du mal, de tout mal, de quelque nom qu'on le nomme. Et ce jour de la fin, sera, ô mes frères, le jour du commencement, du commencement d'une ère nouvelle, d'une vie nouvelle — vie glorieuse, sainte, éternelle, où « Dieu sera tout en tous. »

O jour de délivrance et de félicité, jour de

¹ 1 Cor. XV, 24, 25, 26, 28.

joie et de gloire, jour de Dieu, jour de Christ, du sein de toutes nos obscurités, de toutes nos souillures, nous te saluons d'avance par la foi en bénissant ce Dieu d'amour qui nous a préparés pour toi et t'a préparé pour nous. Et, en te saluant, en t'attendant avec une ferme assurance, nous nous sentons pénétrés de courage et de force; nous voulons opposer désormais tes radieuses perspectives au spectacle désolant des misères de notre temps et des misères de notre cœur; nous voulons contempler non parmi les morts, mais parmi les vivants, nos bien-aimés qui sont morts au Seigneur et avec eux ces compagnons d'armes, ces vaillants serviteurs de Dieu qui ont ici-bas combattu le bon combat et sont avant nous entrés dans la lumière. Comme eux, nous voulons marcher en avant, haïr, combattre, détruire le mal en nous et hors de nous; saisir, posséder, propager le bien et hâter ainsi le moment de ta venue, à la gloire de notre Dieu-Sauveur.

Amen.

